



VICTOIRE MAÇON DAUXERRE
AVEC VALÉRIE PÉRONNET
PRÉFACE DE CHARLIE PAILLÉ

Jamais assez

MAIGRE

JOURNAL D'UN TOP MODEL

Jamais assez
MAIGRE
JOURNAL D'UN TOP MODEL

Infographie : Chantal Landry
Correction : Céline Vangheluwe

L'exemplaire que vous tenez entre les mains a été rendu possible grâce au travail de toute une équipe.

Mise en page : Dominique Guillaumin (In Folio)
Couverture : Sara Deux
Cahier photos : Sara Deux et Victoire Maçon Dauxerre
Révision : Emmanuel Dazin
Photogravure : François Corneloup (Point4)
Fabrication : Marie Baird-Smith et Maude Sapin
Commercial : Pierre Bottura
Communication : Isabelle Mazzaschi avec Adèle Hybre
Relations libraires : Jean-Baptiste Noailhat
Rue Jacob diffusion : Élise Lacaze (direction), Katia Berry (grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est), Charlotte Knibiehly (Paris et région parisienne), Christelle Guillemot (grand Sud-Ouest), Laure Sagot (grand Ouest) et Diane Maretheu (coordination), avec Christine Lagarde (Pro Livre) Béatrice Cousin et Laurence Demurger (équipe Enseignes), Fabienne Audinet et Benoît Lemaire (LDS), Bernadette Gildemyn et Richard Van Overbroeck (Belgique), Nathalie Laroche et Alodie Auderset (Suisse), Kamel Yahia et Kimly Ear (Grand Export).
Distribution : Hachette
Droits France et juridique : Geoffroy Fauchier-Magnan
Droits étrangers : Catherine Farin
Envois aux journalistes et libraires : Patrick Darchy
Librairie du 27 rue Jacob : Ariane Geffard
Comptabilité et droits d'auteur : Christelle Lemonnier avec Camille Breynaert

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Maçon Dauxerre, Victoire

Jamais assez maigre : journal d'un top model

Édition originale : Paris : Les Arènes, 2016.
Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-7619-4757-2

1. Maçon Dauxerre, Victoire. 2. Mannequins (Personnes) - France - Biographies. I. Péronnet, Valérie, 1964- . II. Titre.

HD6073.M772F7 2016 746.9'2092
C2016-941306-3

09-16

Imprimé au Canada

© Éditions des Arènes, Paris, 2016,

Pour le Québec :

© 2016, Les Éditions de l'Homme, division du Groupe Sogides inc., filiale de Québecor Média inc. (Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié par sous le titre

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4757-2

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

VICTOIRE MAÇON DAUXERRE

AVEC VALÉRIE PÉRONNET

PRÉFACE DE CHARLIE PAILLÉ

Jamais assez

MAIGRE

JOURNAL D'UN TOP MODEL

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Une société de Québecor Média

À mes frères chéris, Alexis et Léopold.

À mon Daddy qui me manque.

À toutes les femmes.

« Ce sont les astres,
Les astres d'en haut, qui gouvernent nos natures. »

Shakespeare, *Le Roi Lear*, IV, 3

Préface de Charlie Paillé

La lecture du récit de Victoire m'a un peu perturbée... J'ai eu l'impression de lire ma propre histoire.

J'ai toujours été la grande mince de mon école. Je n'avais jamais eu en tête de devenir mannequin, même si ma mère en a fait sa profession avant moi. Comme Victoire, j'ai été recrutée dans la rue à Montréal, et je suis partie directement pour New York avec l'une des plus grandes agences. Je me rappelle très bien m'être fait dire sans arrêt, pendant ma jeunesse, à quel point j'étais trop mince, que j'allais casser ou partir au vent, alors quand mon agence m'a demandé d'avoir de plus petits bras (que je trouvais déjà trop maigres) et de perdre du gras autour des hanches, je n'y comprenais plus rien. Après avoir reçu de multiples avertissements de mon agence, et à force d'être entourée d'autres filles du milieu, j'ai fini par croire que je devais vraiment perdre du poids.

Je ne peux pas nier que j'ai aimé le travail de mannequin plus que tout au monde. J'ai tellement appris, sur moi et sur la mode. Mon rêve était de devenir designer, car c'est le domaine dans lequel j'avais étudié. Pour me rapprocher de ce rêve, j'ai senti que je n'avais pas le choix de perdre du poids et que c'était normal d'être maigre. Voir chaque jour de jeunes filles inventer de nouvelles diètes et faire de l'exercice toute la journée est devenu une routine pour moi. Je ne comprenais plus les gens qui pouvaient manger sans

compter les calories, sans s'en faire. Je ne me sentais pas malade, c'était juste la norme.

Dans tous les domaines, il y a toutes sortes de gens, et on ne pourra jamais plaire à tout le monde. Je l'ai compris très rapidement. Je me souviens très bien d'un jour en particulier qui m'a chamboulée. Je devais me présenter à différents castings : pendant le premier, on m'a dit que j'avais le potentiel pour devenir une top modèle, et au casting suivant, on m'a demandé si j'étais enceinte... Je me demandais dans quel monde je vivais. En quelques instants, je suis passée de la fille fière et heureuse à celle qui a peur de prendre le métro par crainte du regard des gens.

Je ne dénonce aucunement le monde du mannequinat, puisque c'était MON choix d'y entrer. Cette expérience représente une grande partie de ma vie, et je ne voudrais jamais l'effacer de ma mémoire. D'ailleurs, je travaille encore dans ce domaine, mais maintenant c'est moi qui fais les vêtements. J'ai l'impression que la bagarre au sujet du poids idéal ne finira jamais. J'ai pris environ 30 livres depuis que je suis partie de New York, et on me dit encore parfois que je suis trop mince. Aujourd'hui, les gens trouvent normal de critiquer les autres sur leur apparence. On se cache derrière nos écrans et on se permet de juger les autres, sans pour autant montrer son vrai visage.

Je crois sincèrement que chaque personne est magnifique à sa manière. On a tous notre propre beauté et notre propre façon de la définir. Un jour, j'en ai eu marre de chercher à plaire à tout le monde, alors je suis devenue qui je voulais être et j'en suis fière. Je suis contente de lire que d'autres mannequins de ma génération, comme Victoire, ont osé faire de même.

Charlie Paillé

Ex-mannequin et créatrice de Charlie Paillé Lingerie

Flash-back

JE NE VOULAIS PLUS y penser. J'allais bien. En tout cas, bien mieux. J'avais repris le cours de mon existence. Mes études. Déménagé. Trouvé un amoureux, et puis un travail. Un avenir, presque. Une silhouette acceptable, enfin à peu près. J'envisageais de plus en plus de me lancer dans le théâtre, sérieusement, puisque au bout du compte c'est la seule chose qui m'intéresse vraiment.

Et puis Maman m'a appelée. « Ma Loutch, j'ai écrit un email à ce député qui veut faire passer une loi contre l'anorexie. » Elle voulait que je le lise, savoir si j'étais d'accord avec ses mots et si j'avais envie qu'elle y joigne mes coordonnées. Je l'ai lu. Bien sûr que j'étais d'accord. Et oui, j'avais envie.

Elle l'a envoyé. Les journalistes ont appelé, questionné. J'ai raconté. Et tout a recommencé.

Manger.

Manger pour me remplir. Manger pour remplir ce vide. Détester le faire. Le faire quand même. Voir mon corps se transformer même si je le vide après l'avoir rempli. Ne pas le reconnaître. Le haïr. Ne pas me reconnaître. Me haïr. Me sentir si mal. Me sentir si laide. Si vide. Si rien.

Alors j'ai décidé d'écrire tout ça. De revenir une fois pour toutes sur ces huit mois de ma vie suspendus dans le vide. Ce vertige dont je ne me défais pas. Cette peur barbare,

sauvage, qui dévore mon corps et mon âme, si j'en ai encore une.

La solitude.

La solitude au milieu des cyniques, des salauds, des égarées, des déglingués. La laideur immonde, squelettique, dégueulasse, au milieu de toutes ces beautés. La mort parée de lumières, de fards, de fourrures, de soieries, de strass, de dentelles, de satins, de cuirs fins, et de talons de dix-huit centimètres.

La mort qui a bien failli m'attraper.

Claudia Schiffer

C'ÉTAIT UN DIMANCHE. Maman m'avait traînée, presque de force, faire un tour dans le quartier du Marais pour me changer les idées. Je n'avais pas envie ; je n'avais envie de rien. Je préparais mon bac, et les épreuves du concours d'entrée à Sciences Po, que je voyais approcher avec une angoisse de plus en plus dévorante. Mais surtout, je ruminais mon chagrin. Mon premier chagrin d'amour, pour Hugo qui venait de me quitter pour retrouver sa Juliette. Jetée. Abandonnée, comme un truc inutile, qui ne vaut rien. Ses quelques mots comme une gifle, une blessure de l'âme. Un échec. Depuis j'avais mal, très mal, et un peu peur aussi. D'être re-jetée, encore et encore. Seule. De ne pas savoir quoi faire de ma vie, et surtout avec qui. De l'inconnu. De me tromper. De me perdre, peut-être.

Tout s'était vraiment compliqué en seconde. Après une scolarité « sans problèmes » au collège, une réorganisation des classes m'avait séparée de toutes mes amies à mon entrée au lycée, où j'ai totalement arrêté de travailler, avant de décider de ne plus mettre les pieds dans un lycée : mon bac, je le préparerais seule, à la maison. J'ai tout prévu avant d'annoncer la nouvelle à mes parents. Les coordonnées d'un lycée par correspondance. Mon emploi du temps minuté pour qu'ils comprennent bien que j'avais pensé à tout. Et mon engagement à tout faire pour être la meilleure.

Mes parents n'étaient pas fous de joie, mais ils ont accepté. Ils me connaissent bien. J'étais bonne élève, je savais travailler, et surtout je n'aurais jamais, jamais supporté de ne pas réussir ce dans quoi je m'étais engagée. D'autant plus en leur ayant forcé la main comme je venais de le faire. J'aurai mon bac. Avec mention très bien.

Ma vie s'est organisée comme ça. J'aime travailler vite. Dès que ça traîne, je m'ennuie. Le programme de l'année, je l'expédiais en six mois pour avoir le temps, les six mois suivants, de faire autre chose. Comme passer plein de temps avec Daddy et Nana, mes grands-parents chéris. Apprendre à danser la salsa et le tango. Faire du théâtre. Voir mon cousin Tom et ses amis de trente ans qui m'emmenaient en soirée; passer du temps avec Sophie, ma meilleure amie, rencontrée au cours de danse... Ma vie était bien organisée. Lever 8 heures. À 9 heures, au boulot à mon bureau, dans ma chambre, avec Plume mon chat, pendant que Maman travaillait à l'étage du dessus, dans son atelier – ma mère est une artiste, elle peint, elle sculpte, elle colle, elle dessine. Elle sait tout faire! Et puis pause dîner en regardant des séries débiles à la télé. Maman n'a jamais trop aimé manger, elle ne s'arrête pas le midi. Mais je la retrouvais souvent dans son atelier l'après-midi pour passer du temps avec elle, ou bien on filait voir une expo ou faire du shopping, jusqu'au retour des garçons, à la sortie de l'école.

J'ai deux frères, Alexis, un an et demi de moins que moi, et Léopold, six ans plus jeune. J'étais contente de les entendre arriver. On goûtait ensemble dans la cuisine. La vie était tranquille. Protégée.

« C'EST SÛR, TU ES LA PROCHAINE CLAUDIA SCHIFFER. » Je suis en train de regarder des montres dans une vitrine, rue des Francs-Bourgeois, quand un petit Black tout gringalet m'in-

terpelle. Il m'arrive aux épaules, pas plus. Je le toise. Il me sourit. «Tu n'as jamais pensé à être mannequin?» Ah ah ah. Super technique de drague. Merci. Au revoir. Maman s'est approchée. Ça ne le fait pas fuir, bien au contraire: «Votre fille est extraordinairement belle. Elle a un nez! Il équilibre son visage et doit prendre parfaitement la lumière. Et croyez-moi, je m'y connais!» Il s'y connaît? En nez? J'ai envie de rire. Parce que moi, mon nez, je le connais bien, doté d'une petite bosse transmise dans ma famille maternelle depuis au moins trois générations, sur laquelle j'ai tapoté toute mon enfance en espérant qu'elle disparaisse. Au point qu'il en a gardé une légère marque bleue, un peu aplatie... N'importe quel «connaisseur» verrait bien que ce qui cloche dans mon visage, c'est mon nez...

Il a insisté. M'a tutoyée comme si on se connaissait depuis toujours: «Je t'assure, je sais ce que je dis! Je travaille pour une agence de mannequins, Elite, je sais pas si tu connais? Tu es faite pour ce métier, j'en suis sûr. Je peux t'envoyer à New York pour la fashion week de septembre, tu vas cartonner. Tiens, prends ma carte. Réfléchis, et appelle-moi. Je te jure, tu es vraiment, vraiment faite pour ça. Si tu me laisses faire, je ferai de toi un top model.» J'ai dit merci, mais que je préparais mon bac et le concours de Sciences Po, et que je ne me destinais pas du tout à ça. Il est parti en disant «Appelle-moi!». Maman me regardait avec un grand sourire. Dès qu'il a été assez loin, on s'est mises à rire. C'était vrai, alors, ces histoires de «scouts» qui cherchent les filles dans la rue pour les agences de mannequins? Ça se passe comme ça, d'un claquement de doigts devant une vitrine de montres? Top model, et puis quoi encore?

Mais quand même, Elite, ce n'est pas rien! Même sans être une accro de la mode, je lis un peu la presse féminine. Je sais qu'Elite est une des agences les plus importantes. Un rapide coup d'œil sur Internet, le soir en rentrant, me le

confirme : Naomi Campbell, Cindy Crawford, Claudia Schiffer, Linda Evangelista... Même s'il a exagéré, ce Seb – il s'appelle Sébastien, c'est écrit sur sa carte de visite – c'est quand même agréable de me dire que peut-être, si ça se trouve, je pourrais faire partie de la bande des plus belles filles du monde !

Ça m'a fait du bien. J'ai rangé la carte de Seb sur un coin de mon bureau, ses belles paroles dans un coin de ma tête, et je me suis replongée dans mes révisions. À fond, en essayant de maîtriser l'angoisse qui me mordait le ventre dès que je pensais aux épreuves. Je savais bien que j'aurais mon bac, mais j'avais quand même terriblement peur de le rater... Quant à Sciences Po, c'était la grande inconnue. Même mes résultats scolaires, excellents depuis toujours, ne parvenaient pas à me rassurer : plus le concours approchait et plus j'avais la trouille. Pas un petit trac de rien du tout, non ; la peur atroce d'échouer, d'être incompétente. Nulle.

En attendant Sciences Po

J'AI PASSÉ MES ÉPREUVES. Toutes. Déterminée comme une guerrière. Je suis un bon petit soldat. Un sacré bon petit soldat, même. Le bac, pas de problème. Mais Sciences Po, c'est autre chose ! Un monde fou et l'angoisse de ne plus rien savoir, de tomber sur LE sujet que je n'ai pas assez bossé. J'avais tout révisé au mieux, mais travailler la totalité du programme à la perfection, je n'y étais pas parvenue... Je me sentais forte, je maîtrisais la situation, et en même temps fragile, tributaire de n'importe quel aléa qui ferait basculer ma vie ailleurs que là où je l'avais prévu. Quarante degrés dans une salle même pas climatisée. Pour une « épreuve », c'était une vraie épreuve. Mais est-ce que j'ai réussi ? Réponse fin juillet. Tout comme les résultats des hypokhâgnes auxquelles j'ai envoyé mon dossier.

En attendant, j'ai appelé Seb. Pour voir. Quand j'ai demandé : « Vous vous souvenez de moi ? » Il a répondu : « Ça, je ne risque pas de t'oublier ! » Je sais, c'est bête, mais ça m'a fait plaisir. Après tout, c'était une option : si je n'étais pas assez intelligente pour réussir avec mon cerveau – dans le journalisme, le théâtre, la politique, je ne savais pas très bien –, je pouvais peut-être utiliser mon « corps de rêve » pour y arriver ?

Nous avons pris rendez-vous. Maman m'a déposée en bas de chez lui, vers Saint-Michel, en me répétant quinze fois : « S'il y a le moindre problème, tu t'en vas, promis ? Et tu m'appelles. Tu m'appelles et je viens ! » Ne t'inquiète pas, Maman. J'ai juste envie de discuter de ce métier, de comprendre comment ça se passe et ce qu'il a à me proposer. Comme ça, si je ne suis pas prise à Sciences Po, ni en hypokhâgne, j'ai toujours la possibilité de me retrouver à New York pour faire la fashion week. New York, j'en rêve depuis *Friends* et *Sex and the City*. Et la fashion week, peut-être que je m'y ferais très bien ?

Ce mec est un vrai moulin à paroles. Il n'a pas arrêté de me parler, dès que j'ai franchi la porte : ma beauté, mon nez, mes yeux bleus, mes jambes immenses – « Combien tu mesures ? Un mètre soixante-dix-huit, à vue d'œil, c'est ça ? Pile dans le mille, je l'aurais parié ! Tu es parfaite, ma beauté. Par-faite ! » –, mais aussi les agences, les défilés, les castings, les shootings, les vêtements sublimes des plus grands créateurs, les campagnes qui rapportent des centaines de milliers d'euros, les hôtels merveilleux dans le monde entier et puis tous les plus grands top models qu'il a découverts lui-même, et coachés pour les hisser au sommet. Je l'ai écouté sagement me prendre pour une imbécile : s'il avait si bien réussi, pourquoi me recevait-il dans ce petit studio minable – qui n'était même pas chez lui mais chez sa petite amie Clémentine, une jolie fille un peu ronde qui voulait devenir comédienne et qu'il « coachait », elle aussi ?

Comédienne, c'est mon rêve. Je le sais depuis que j'ai vu Romy Schneider dans *Sissi*, à huit ans ! Je passe le concours de Sciences Po parce que je suis bonne élève et que mon père me conseille de faire des études avant, mais mon but a toujours été de devenir actrice. « T'es folle, Victoire, n'y pense même pas ! me dit Seb. Tu as un physique de mannequin, pas de comédienne. Quand j'ai vu Marion Cotillard

dans *Taxi*, là, j'ai su avant tout le monde qu'elle deviendrait une star du cinéma... Elle a un truc en plus. Toi non. Tu es un top ! Tu n'as pas un visage hollywoodien.»

Il m'énervait, de plus en plus. Ne parlait que de lui, en truffant son récit de noms célèbres. Ça puait le mensonge, son histoire de fils de diplomate africain, qui voulait faire Sciences Po (quelle coïncidence) avant de choisir, plutôt, de coacher «ses filles». Un mélange de toc et de strass, de rêve et de galère minable. Mais quand même, Elite ! Il pouvait me faire entrer chez Elite !

On a fait des photos. Enfin, pas des photos, des «polas», pour polaroids : ce qu'on utilisait autrefois, quand c'était le seul moyen d'avoir un cliché instantané. Aujourd'hui, ce sont des photos numériques, mais sans retouches, sans maquillage, sans rien, pour qu'il puisse me présenter à Elite. Il m'a montré, dans les *Vogue* négligemment laissés sur la table basse, la base d'une pose : cheveux attachés pour dégager le visage, tête légèrement baissée, regard droit devant. «Mets une intention dans le regard. Il faut qu'on sente que tu penses. Et entrouvre un peu les lèvres, pour ne pas avoir l'air fermé.» J'oscille entre l'envie de me foutre de sa gueule et la concentration énoooooorme que demande la réalisation simultanée de toutes ses injonctions. Il a raison, Seb : c'est un métier, de poser. Mais est-ce que je veux vraiment que ce soit le mien ?

Je suis partie en lui disant que j'allais réfléchir.

LE SOIR À LA MAISON, on a beaucoup parlé, avec les parents. Papa était emballé : «Tu te rends compte, Victoire, de cette opportunité ? Tu vas voyager dans le monde entier, dans les plus beaux endroits, et tu peux gagner plein d'argent en ne faisant pas grand-chose ! C'est une opportunité qui ne se présentera pas une deuxième fois ! Tu es jeune, tu peux tenter ça un an.» Il avait raison : si ça se trouve, c'était la chance de ma vie ? Maman, elle, était plus

hésitante: si j'étais acceptée à Sciences Po, ou en hypokhâgne, c'était peut-être une erreur de refuser? Bien sûr, ce que proposait Seb était une expérience incroyable, mais est-ce que je n'allais pas me lasser très vite, comme toujours? Regretter? Ou pire, leur en vouloir de m'avoir laissée faire un aussi mauvais choix?

Je me suis couchée saoule des paroles de Seb, des images de magazines dont il m'avait assailli, de tout ce vocabulaire professionnel dont il avait plein la bouche, des noms prestigieux qui claquaient à chaque coin de ses phrases. New York, Tokyo, Londres. Pola, shooting, staff, book, casting. Dior, Galliano, Céline, Casteljac. Claudia, Natalia, Kate... Si je refusais d'essayer, est-ce que je ne passerais pas le reste de ma vie à le regretter?

Le lendemain matin, je l'ai appelé: je voulais bien rencontrer Elite. Pour voir.

Un truc vintage et un truc de luxe

À PARTIR DE CE MOMENT-LÀ, tout est allé très vite. On était déjà fin juin. Je partais début août avec Alexis, Léopold et les parents faire un grand voyage sur la côte Ouest des États-Unis pour leurs vingt ans de mariage, et les castings de la fashion week commençaient début septembre à New York. Il me restait donc un mois à peine pour : me préparer à rencontrer Elite, rencontrer Elite, réfléchir, négocier et signer un contrat (ou pas), apprendre les techniques et les principaux codes du métier, me faire à l'idée... Seb a organisé un rendez-vous dans les trois jours. « Je leur avais déjà parlé de toi. Quand ils ont vu les polas, ils m'ont dit "amène-la immédiatement !" »

Immédiatement, d'accord, mais pas avant d'avoir trouvé avec lui ma « tenue de mannequin » : un jean noir slim ultraserré pour bien montrer mes formes du bas ; un débardeur noir Petit Bateau pour mouler celles du haut, et puis « un truc vintage et un truc de luxe, c'est ça qui crée l'équilibre magique de la mode, bébé ». Me voilà partie avec Seb dans le Marais pour une séance de shopping. Il me dégote une immonde veste kaki, qui pue la friperie, et qu'il trouve « subliiiiime, exactement ce qu'il nous faut ». Donc, ce qu'il

« nous » faut, c'est cette espèce de sac à patates informe et nauséabond pour cacher mes formes ? « Fais-moi confiance, c'est mon métier. Et attends qu'on trouve les chaussures. Tu verras. »

Pour les chaussures, nous avons pris le métro jusqu'à Franklin D. Roosevelt, et il m'a emmenée directement chez Balmain : c'était la fin des soldes, on pouvait trouver des « affaires » pour « à peine » 400 euros. Je n'ai jamais mis une telle somme dans des chaussures ! Je commence à chercher dans la boutique, en me disant qu'il doit quand même croire un peu en moi pour m'offrir des pompes à ce prix-là. Il refuse tous mes choix, avant de brandir triomphalement une invraisemblable paire de sandales vernies noires, faite d'un enchevêtrement complexe de fermetures Éclair, munie de talons de dix-huit centimètres. Magnifiques, mais importables, sûrement. J'essaie quand même. Je finis par trouver comment faufiler mes pieds dans ce bazar et me lève pour marcher un peu. Merveille du luxe ! Contre toute attente, elles sont plutôt confortables. Et même s'il faut que je m'y fasse, je me débrouille assez bien à cette hauteur vertigineuse : ça fait des années que je joue à la princesse avec les chaussures de Maman, toujours très féminine et qui peut se permettre de porter de hauts talons, avec le mètre quatre-vingt-douze de mon père. Je ne l'aurais pas cru avant de les essayer mais Seb avait raison : ces chaussures sont la touche de luxe et de glamour qui complète parfaitement mon affreuse veste militaire. « Je paie la moitié et ta mère complète ? » Trop aimable, Seb, de ne me chausser que d'un pied ! Espérons que mes parents accepteront de me faire ce beau cadeau.

Je reprends le métro, mes incroyables sandales emballées dans du papier de soie et nichées dans un très discret sac siglé Balmain, accompagné d'un Seb de plus en plus excité, de plus en plus directif, qui me noie sous un flot

ininterrompu de conseils pour mon rendez-vous du surlendemain chez Elite. En résumé : il faut que je sois souriante et décontractée, que je montre que je suis contente d'être là. Et surtout, que je le laisse parler et que je leur fasse une impression de malade, puisque ça fait des jours et des jours qu'il ne leur parle que de moi et qu'il a réussi à les convaincre que je suis LE top model de demain. La preuve qu'il y est arrivé : c'est une certaine Flo, spécialiste des tops, qui va s'occuper de moi, et non pas Solène qui, elle, est chargée des new faces. « Je veux que tu démarres comme une fusée, tu comprends ? Que tu aies les meilleurs castings et les meilleurs défilés, tout de suite, sans passer par la case "débutante"... » J'écoute, sans rien répondre puisque c'est ce qu'il semble attendre de moi. Je suis trop bien élevée pour lui dire que c'est bon, il n'a pas besoin de me répéter les consignes en boucle pour que je les assimile, j'ai tout compris, en gros et même dans le détail, et qu'à propos de détail, il en oublie un, pourtant crucial, qui n'a pas l'air de l'effleurer : je n'ai pas encore décidé si je signais ou pas. Contrairement à ce qu'il semble penser, rien n'est joué. Il faut qu'Elite veuille de moi. Et que je veuille bien d'eux, moi aussi.

Avant de rentrer à la maison pour montrer ma tenue de combat à toute la famille, nous rejoignons dans un café Olympe et Madeleine, deux autres « Seb girls », scoutées elles aussi quelques mois plus tôt, avec qui je partagerai un appartement si je vais à New York en septembre. J'ai écouté d'une oreille plutôt distraite les divagations de notre mentor, qui veut faire de nous les « Galactiques » (!), trois top models qui vont révolutionner les prochaines fashion weeks. Et avec un peu plus d'attention, mais sans vraiment tout en saisir, ses explications alambiquées sur les raisons pour lesquelles il avait décidé (et moi ? je décide quand ?) qu'à New York, je serais représentée par la petite agence

Silent, « beaucoup plus efficace et mieux organisée », et à Milan par D' Management, « bien mieux implantée qu'Elite en Italie ».

Les filles ont l'air sympas. Pendant que Seb se jette sur un énorme croque-monsieur et se gave de Coca-Cola, je sirote une orange pressée. Coca Light pour mes deux (peut-être) futures colocs. Seb plaisante sur l'avancée peu visible de leur régime respectif: « New York c'est dans deux mois, les filles. Vous êtes encore loin du 34, on dirait... » 34 ! Moi aussi, j'en suis loin. Moins qu'elles, à vue de nez, mais quand même. Entre ma rupture avec Hugo et la préparation de mes examens, j'ai maigri, je le sens bien dans mes vêtements. Je flotte un peu dans mon 36, mais je n'ai jamais porté de 34. Il va falloir que je m'y mette...

LE SOIR, À LA MAISON, je raconte ma journée « Pretty Woman ». Je défile devant mes parents et mes frères avec mes sandales Balmain et ma veste de camouflage, avant de la passer plusieurs fois à la machine pour tenter de lui faire perdre son odeur de vieille friperie moisie. Les résultats du bac, tombés dans la journée, passent presque inaperçus : je rate la mention « très bien » à 0,3 point, à cause d'une erreur de notation à l'épreuve de sport. Il va falloir contester, mais ça veut dire que, sans mention « très bien », je ne peux pas accéder directement aux oraux de Sciences Po et donc avoir une deuxième chance d'entrer dans l'école si j'ai raté l'écrit. Je pleure, de fatigue, de honte, de colère. Mon père sait que j'obtiendrai la mention « très bien » après réclamation et veut fêter mes résultats avec une bouteille de champagne qu'il a mise au frais pour l'occasion, mais je refuse toute célébration. Je suis terriblement déçue et énervée, et je ne veux pas y penser.

Avant d'aller dormir, Alex est venu me rejoindre dans ma chambre et nous avons discuté longuement. Il ne partage jamais ses émotions mais j'ai bien senti qu'il était à la fois très fier et très inquiet. Comme moi.

Le lendemain, Seb m'a offert une séance chez « son » coiffeur. Une nouveauté pour moi, qui me suis coupé les cheveux toute seule depuis toujours. C'est avec ma nouvelle tête – pas tellement différente de l'ancienne, finalement – que je vais embrasser Daddy et Nana, très moyennement emballés par l'aventure qui s'offre à moi. Pourtant, ma grand-mère devrait être contente, elle qui est toujours si élégante et qui dessinait de si jolis modèles, quand elle était plus jeune ! Elle a toujours aimé la mode. Elle était même styliste, avant de choisir de s'occuper de ses quatre enfants plutôt que de ses dessins. Mais elle adore aussi la littérature, et ne voit pas comment je pourrais choisir New York plutôt qu'hypokhâgne. Daddy, lui, est surtout inquiet : sa petite Victorinette toute seule à New York, au milieu des requins ? Est-ce bien raisonnable ? Je les rassure comme je peux avant de rentrer à la maison. Nous sommes tous très excités. Papa propose d'aller fêter ça au restaurant. Sauf que si je deviens mannequin, les restaurants, il va falloir oublier : Seb dit que je suis « par-faite », mais les filles, elles, ont bien précisé que 36, c'est encore beaucoup trop.

Nous n'avons pas mangé au restaurant. Je n'ai pas dormi de la nuit, et le lendemain, je suis allée chez Elite.



À 17 ANS, Victoire fait du lèche-vitrines à Paris quand elle est repérée par un chasseur de mannequins. Engagée par l'agence Elite, elle n'a que quelques semaines pour perdre les kilos qui la séparent des podiums. Pour ce faire, elle s'impose un régime draconien de trois pommes par jour. Quand elle atteint la taille 32, nombre magique pour briller dans l'industrie, Victoire devient rapidement l'un des mannequins les plus demandés. Toutefois, emportée dans la spirale de l'anorexie, elle s'éteint à petit feu. Derrière la soie et les paillettes, elle découvre un système inhumain : des adolescentes traitées comme des objets, à qui on impose des conditions de travail impitoyables. Sept mois après ses débuts fracassants, elle ne peut plus prétendre mener une vie de rêve, alors qu'elle nage en plein cauchemar. Puis, une tentative de suicide la mène directement à l'hôpital. Aujourd'hui libérée des pressions du glamour et de la gloire, Victoire s'est redonné le droit de vivre.

VICTOIRE MAÇON DAUXERRE est née en 1992 à Paris. Actuellement, elle étudie le théâtre dans une école anglaise.